

L'envers de l'histoire contemporaine

ou

rêveries sur les vies parallèles et croisées
de quelques femmes et hommes illustres ou non
à partir des lettres que Walter Benjamin écrivit en français

À Amélie et Paul D. ainsi qu'à Severiano M.

Nous sommes aux antipodes de l'ange de Klee [...]. Car l'humanité actuelle regarde aussi peu vers le passé que vers l'avenir. Pendant la tempête, ses yeux restent fermés ou, dans le meilleur des cas, fixés sur l'instant présent.

Günther Anders, « L'Obsolescence de l'histoire »

Nous pourrions à notre tour ranger Benjamin [...] au nombre des héros modernes. Mais étonnons-nous plutôt de cette pensée de l'héroïsme chez lui. [...] Bercé entre des extrêmes, n'a-t-il pas essayé de tenir la gageure de penser ensemble l'héroïsme orienté classiquement vers la grandeur et le choix du petit, figure originale de résistance, face à la terreur moderne née de la mobilisation totale, comme si l'auteur du choix voulait rendre justice « au tout petit corps fragile de l'homme »?

Miguel Abensour, « Héroïsme et modernité »

Les « lettres françaises » réunies dans ce volume sont des missives écrites en français, c'est-à-dire des documents, pas des œuvres littéraires, pas de la « littérature française », cette littérature française que Benjamin se plaisait à nommer « les lettres françaises ». Il s'agit de

lettres qui figurent dans les six volumes des *Gesammelte Briefe* publiés par Suhrkamp. Ce sont toutes les lettres écrites en français par Benjamin qui ont été conservées. Certaines sont sans doute perdues à jamais; d'autres — plus ou moins importantes — dorment peut-être dans quelque archive et seront exhumées un jour. Ne figurent pas ici les lettres auxquelles Benjamin répond ou les réponses qui ont pu lui être faites. Quoi qu'il en soit, cet échantillon de lettres à la fois formel et pertinent témoigne du fait que Benjamin a écrit des lettres en français ainsi que des usages qu'il a pu faire de cette langue (écrire en français « par politesse », « pour faciliter le travail de la censure », parce qu'il ne parvient pas « aisément » à dire une impression en allemand, parce qu'il a besoin d'une « façon d'alibi », par jeu, etc.) Qu'on n'y cherche rien de spéculatif. Contenant des correspondances complètes (celles de Benjamin avec Marcel Brion, Jean Ballard ou Jean Selz, par exemple), cet échantillon peut toutefois aussi servir de prétexte pour préciser certaines choses relativement aux années passées en France par Benjamin.

I

Quand, dans la préface de *L'Idiot de la famille*, Sartre demandait « Que peut-on savoir d'un homme, aujourd'hui? », il disait bien (même si c'était pour passer outre quelque lignes plus loin) que totaliser l'ensemble des informations dont on dispose sur un homme pose problème. Que pouvons-nous savoir aujourd'hui, plus de soixante-dix ans après sa mort, de Benjamin? Et, plus précisément, puisque c'est ce qui nous intéresse ici, dans cette présentation : que pouvons-nous savoir aujourd'hui, plus de soixante-dix ans après sa mort, du rapport de Benjamin à la langue française? Il y a d'un côté les « documents officiels » — les lettres écrites en français réunies dans ce volume, les

articles traduits ou directement écrits en français publiés sous le titre d'*Écrits français*, les portraits (par Adrienne Monnier, Gisèle Freund ou Jean Selz) décrivant Benjamin parlant français, par exemple, et aussi tout ce que Benjamin a pu écrire en allemand sur son rapport à la langue et à la littérature françaises —, et de l'autre le « sentiment vécu », c'est-à-dire le rapport vivant de Benjamin à la langue française. Sartre, disions-nous, referme très vite le problème qu'il a ouvert en affirmant de façon assez péremptoire que « documents officiels » et « sentiment vécu » ne sont pas « irréductibles » l'un à l'autre et forment même un tout « homogène ». On peut toujours passer en revue les « documents officiels », mais peut-on accéder au « sens » et à la « portée » du rapport vivant de Benjamin à la langue française ? Certains croiront sans doute pouvoir mener à bien cette entreprise en s'appuyant sur telle ou telle déclaration ou anecdote significative. Sans nous attarder sur la légitimité d'un tel projet — qui revient vraiment à croire, comme dit Sartre, qu'« on entre dans un mort comme dans un moulin » —, disons qu'accéder à ce « sentiment vécu » est de toute façon impossible pour des raisons ontologiques — Sartre le savait très bien qui est le penseur d'une figure des plus radicales de la liberté... Une fois qu'on a renoncé au projet de dire quel a été le rapport vivant de Benjamin à la langue française, on peut toujours se rabattre sur ces « documents officiels » que sont les lettres qu'il a écrites en français et entreprendre de les présenter.

II

Une précaution avant d'aller plus loin. Dans sa lettre à Gretel Adorno du 19 mai 1939, Benjamin allègue « trois raisons » pour justifier le fait qu'elle est écrite en français. Écrire en français lui permet tout d'abord de commencer sa lettre par un « chère petite » qu'il

présente comme une parodie du « mon petit Marcel cher¹ » par lequel Geneviève Halévy — veuve de Georges Bizet devenue « Madame Straus » en épousant l’avocat Émile Straus — s’adresse à Proust dans certaines de ses lettres; cela lui permet ensuite de dire « de façon nouvelle » son « ancien attachement » au couple Adorno²; et, enfin — troisième raison —, « dans [le] milieu français » dans lequel il est immergé, écrire en français lui est devenu « assez naturel ». Nous verrons au fil de cette présentation que, si Benjamin écrit en français, c’est souvent parce qu’il y est contraint — lorsqu’il écrit à des Français, lorsqu’il envoie des courriers pendant la drôle de guerre et sous l’occupation, par exemple —, mais il ne faudrait pas sous-estimer l’habitus dans cette affaire. À partir de 1933, Benjamin est de fait immergé au quotidien dans la langue française, en contact quotidien avec elle. Il le parle (« l’accent n’était pas dur. Il savait bien le français qu’il parlait avec grande application, faisant peu de fautes, avançant lentement dans le discours comme en scrutant les mots³ »), il en lit énormément, il lui arrive même de rêver en français (comme l’atteste le récit de rêve inséré dans la lettre à Gretel Adorno du 12 octobre 1939). Il noue des relations amicales avec des Françaises et des Français (contrairement à ce qu’on lit parfois, il a eu de vrais « amis français », de ceux sur lesquels on peut compter — c’est lui-même qui le dit), des relations amoureuses avec des Françaises (peut-on aller jusqu’à dire que l’un des usages du français dans ces lettres de Benjamin est d’être, aussi, une langue tendre⁴ voire galante⁵), doit faire des démarches en France (auprès du Comité d’aide et d’accueil aux victimes de l’antisémitisme en Allemagne, de la Bibliothèque Nationale, du Ministère de la justice, de la section française du Pen Club⁶, etc.), puis échange des courriers avec des directeurs de revues littéraires françaises (Jean Ballard, Jean Cassou et Jean Paulhan). Tout cela implique inévitablement des lettres en

français. Mais écrire en français à des Français alors qu'on est en mesure de le faire ne constitue pas un exploit. Benjamin dit le faire par politesse, même s'il s'excuse de cette politesse lorsque son correspondant est un germaniste comme, par exemple, Marcel Brion : « C'est peut-être une politesse mal avisée que de vous écrire en français, car je parviendrais bien plus facilement de vous exprimer toute ma reconnaissance en me servant de allemand » (lettre du 24 février 1928). Dans notre corpus de « lettres françaises », seule la première — la lettre de remerciement adressée le 27 février 1919 à Picabia — est une traduction relue et corrigée par un tiers. Le reste du corpus — nous reviendrons à la fin de cette présentation sur le cas particulier de la dernière « lettre » de Benjamin — est constitué de lettres écrites directement, naturellement en français par Benjamin. On pensera ce qu'on veut de ce français. « Il s'efforçait d'écrire » en français, rappelle Adrienne Monnier dans sa « Note sur Walter Benjamin » et s'« il fallait [...] y apporter quelque corrections », c'était « bien peu », « surtout les derniers temps⁷ ». Que ce français soit insuffisant pour publier — comme Paulhan osera l'écrire à Benjamin⁸ —, il en était conscient : « Je n'arrive pas à un français assez honnête pour être publiable », écrit-il dans sa lettre à Gershom Scholem du 29 mai 1926. Et, de fait, il aura recours à des traducteurs et correcteurs⁹. Nous reviendrons plus loin dans cette présentation sur l'un de ces traducteurs, Jean Selz. Quoi qu'il en soit, si ces « lettres françaises » évoquent parfois des projets de traduction — dans une lettre à Léon Pierre-Quint du 15 janvier 1933, Benjamin propose à ce dernier de traduire son *André Gide, sa vie, son œuvre* en allemand —, sont adressées à un traducteur — Pierre Leyris¹⁰, le traducteur de *Pierre ou les ambiguïtés* (Gallimard, 1939) — ou mentionnent le nom d'un autre — Maurice Betz, traducteur de Rilke et de Thomas Mann, et ami de Franz Hessel —, la traduction¹¹ est une question étrangère aux

usages qu'elles font de la langue française, usages qui visent une tout autre situation de communication que celle de la publication.

III

Ce qui ressort de l'ensemble des « documents officiels », c'est une idéalisation de la France identifiée à sa littérature. Cette idéalisation se fait souvent aux dépens d'une Allemagne présentée, elle, sous des traits négatifs : « Alors que mes recherches et mes intérêts me donnent le sentiment d'être très isolé en Allemagne au sein des hommes de ma génération, il existe en France des phénomènes particuliers [...] où je vois mis en œuvre ce qui me préoccupe aussi », écrit-il à Hugo von Hofmannsthal le 5 juin 1927. Dans une lettre du 24 juillet 1919 adressée de Suisse à Ernst Schoen, l'ami musicien du Mouvement de la Jeunesse qui deviendra en 1929 directeur des programmes, à Francfort, du Südwestdeutsch Rundfunk¹², Benjamin dit lire « sans choisir » ce qui se publie en France et précise qu'à travers ces lectures françaises, il « reste en contact avec une certaine fibre du 'présent', ce que [ses lectures allemandes] ne [lui] donnent plus guère ». D'où une attirance, au sens le plus magnétique du terme : « De plus en plus je rencontre chez de jeunes auteurs français des passages qui trahissent, ne serait-ce que par des fluctuations et des méprises, l'influence sur leur itinéraire d'un pôle, d'un magnétisme qui affole leur boussole : c'est sur lui que je règle ma course » écrit-il à Gerschom Scholem le 1^{er} août 1928. « La démesure des surréalistes l'attirait bien plus profondément que les fabrications délibérées de l'expressionnisme littéraire », confirme Scholem dans *Walter Benjamin. Histoire d'une amitié*¹³. Mais il ne faudrait pas croire que seul le surréalisme « attire » Benjamin dans le présent littéraire français : ce qui l'attire, c'est ce qu'il appelle l'« esprit français¹⁴ » : « Il m'est devenu une

tentation d'approcher l'esprit français dans sa figure actuelle », écrit-il à Hoffmannsthal le 5 juin 1927. Une lettre comme celle qu'il adresse à Scholem le 20 janvier 1930, où il parle certes du surréalisme — et, plus particulièrement, du second cadavre : « une querelle acharnée qui a éclaté au milieu du groupe surréaliste et dont la victime semble devoir être un de leurs leaders principaux : André Breton » —, mais aussi de Gide, de Berl, de Jouhandeau, de Green donne une idée de l'étendue et de la variété des pôles d'intérêt de Benjamin. C'est dans cette même lettre qu'il rappelle à son ami son projet de devenir « le premier critique de la littérature allemande » et la nécessité pour ce faire de « recréer » la critique « comme genre » et de renouer, entre autres, avec l'essai. Dans ces années, entre 1927 et 1932, il deviendra aussi le premier critique de langue allemande de la littérature française. Quatre des « lettres françaises » que nous publions ici sont adressées à Charles du Bos à qui Benjamin fut présenté par Werner Kraft, l'ami bibliothécaire de Hanovre démis de ses fonctions en 1933 avec qui Benjamin finit par avoir une querelle de bibliophile en 1937¹⁵, et qui incarne assez bien cet idéal de la critique européenne et historienne que vise Benjamin. Il écrit tellement de recensions d'ouvrages français et d'articles de fond sur les « lettres françaises » — réalisant même des entretiens (avec Paul Valéry, André Gide, Colette, le fasciste sorélien Georges Valois, le critique littéraire Benjamin Crémieux) — que, dans une lettre adressée le 8 août 1933 au Comité d'aide et d'accueil aux victimes de l'antisémitisme en Allemagne, il pourra écrire que l'un des « objectifs prépondérants de [son activité de critique littéraire] a toujours été de suivre de près la littérature française qui depuis des dizaines d'années [sic] [lui] est aussi familière que celle d'Allemagne ». Si le moment où son activité se tourne irréversiblement vers les « lettres françaises » semble être 1926¹⁶, des essais sur la littérature française, des « articles de fond » du

moins, il cherche à en écrire depuis 1928 — sur « l'activité religieuse dans la France littéraire » ou « les vues des auteurs français sur la nouvelle Russie », comme il l'écrit à Brion le 24 février. Le véritable premier essai de Benjamin sur la littérature française, c'est le texte sur « La Situation sociale actuelle de l'écrivain français » (1934). Il inaugure une série de cinq longues lettres-rapports ou « résumés » adressées à Max Horkheimer, les fameuses *Literaturbriefe*, qui, disait leur destinataire dans une lettre à Benjamin du 7 mai 1940, étaient pour lui « une garantie [qu'il ne devenait pas] un véritable paysan¹⁷ ». Notre corpus de « lettres françaises » contient celle du 23 mars 1940, la dernière des *Literaturbriefe* rédigées pour Horkheimer. Ce « florilège » dans la composition duquel entrent Ramuz (*Paris. Notes d'un Vaudois*, Grasset, 1938; *Derborence*, Grasset, 1934; *Taille d'homme*, Grasset, 1934), Leiris (*L'Âge d'homme*, Gallimard, 1939), Bachelard (*Lautréamont*, Corti, 1939), Dabit (*Journal intime 1928-1936*, Gallimard, 1939), Romains (*Les Hommes de bonne volonté, tome XVII, Vorge contre Quinette*, Flammarion, 1939), Salles (*Le Regard*, Plon, 1939¹⁸), Calet (*Fièvre des polders*, Gallimard, 1939), Serge (*Quand il est minuit dans le siècle*, Grasset, 1939), Caillois (« Théorie de la fête », in *Nouvelle Revue Française*, n° 315/1939), Venturi (*Histoire de la critique d'art*, Éditions de la connaissance, Bruxelles, 1938) et Blin (*Baudelaire*, Gallimard, 1939) ne fait pas que confirmer l'ouverture d'esprit du critique Benjamin mais donne une juste idée du caractère polyphonique de ce qu'il nommait « l'esprit français ». Dans les limites de cette présentation, nous n'en dirons pas plus sur la délicate question des rapports de Benjamin à la littérature française et préférons renvoyer le lecteur à la très complète postface que Gérard Raulet a donnée à son anthologie des écrits de Benjamin sur la littérature française (*Passagen. Schriften zur französischen Literatur*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 2007).

Avant de devenir plus tard le lieu d'un exil, la France a sans doute d'abord été pour Benjamin le moyen de s'installer dans un entre-deux intellectuel. Rien ne serait plus faux que de lui prêter l'intention de devenir — sous prétexte qu'il a fini par vouloir aussi publier en français — un auteur français. Il est un auteur allemand qui s'installe dans un entre-deux où se construit sa singularité. Sur ce point, il est une sorte de frère siamois ou de « symétrique » (Jean-Maurice Monnoyer) de Marcel Brion — nous reviendrons plus loin dans cette présentation sur l'importante relation de Benjamin et de Brion : tous deux hantent l'espace entre les langues et les littératures française et allemande et y jouent chacun dans un sens le rôle de médiateur ou de passeur.

IV

Une première chose que montrent ces lettres, c'est la façon dont Benjamin, le traducteur allemand des « Tableaux parisiens » et le cotraducteur (avec Franz Hessel) d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur* (*Im Schatten der jüngeren Mädchen*) désireux de s'établir à Paris et d'y développer une activité de journaliste pour des journaux allemands, essaie de se construire un réseau de relations en France. S'il aime à se penser comme un « stratège », Benjamin ne part pas à la conquête de la France littéraire, il souhaite juste prendre ou parfois reprendre « contact avec des gens plus ou moins importants », comme il l'écrit à Scholem dans sa lettre du 20 janvier 1930¹⁹.

Il y a réseau et réseau. Un premier type de réseaux — comme celui au centre duquel se trouve Marcel Brion que Benjamin a rencontré par l'intermédiaire d'Ernst Bloch et qui lui présentera Jean Ballard et Jean Cassou ou encore celui au centre duquel se trouve Klossowski qui lui présentera Georges Bataille qui, à son tour, lui présentera

Pierre Missac — progresse selon l'amitié. Un second type de réseaux — comme celui de l'Institut de Recherches Sociales, dont Benjamin était l'un des collaborateurs, un réseau qu'Horkheimer supervise et éventuellement dirige depuis Genève puis New York — n'exclut pas l'amitié, mais il faut aussi y rendre des comptes.

On trouvera ici l'ensemble des lettres que Benjamin a écrites à Marcel Brion et à Jean Ballard. La relation amicale avec Marcel Brion qu'on voit naître dans ces lettres — qui passent de « Cher monsieur » à « Cher confrère » puis, enfin, à « Cher ami » —, celles avec Jean Ballard²⁰ et Jean Cassou²¹ — qui évoluent elles aussi du « Cher monsieur » au « Cher ami » — médiatisées par la relation avec Brion et, elles aussi amicales, n'ont rien à voir avec la relation d'estime distante avec Raymond Aron ou la relation très formelle que laisse deviner la lettre de Benjamin à Paul-Louis Landsberg.

Que nous apprennent ces « lettres françaises » sur ces réseaux ?

v

Rien n'est plus irritant que de lire et relire les mêmes clichés sous la plume des « fans » de Benjamin. Sous prétexte qu'il a écrit sur les *Affinités électives*, il ne peut pas sympathiser avec quelqu'un sans que cette reconnaissance mutuelle révèle une « affinité élective ». Comme pour mieux faire ressortir ce que chaque « affinité élective » expérimentée par Benjamin a de « très rare », d'« extraordinairement rare », ces mêmes « fans » aiment, aussi souvent que possible, rappeler un jugement formulé par Benjamin dans une lettre à Hoffmansthal du 5 juin 1927 : « Il est très rare, il est extraordinairement rare de nouer avec un Français une relation capable de dépasser le premier quart d'heure de conversation. » Si la vie même de Benjamin dément cette formule, Scholem et Arendt²² ont donné à cette phrase un tel écho

qu'on a l'impression que, malgré ce qu'a écrit Benjamin lui-même, il n'aurait pas eu d'« amis français » et se mentirait à lui-même à chaque fois qu'il écrit « mes amis français ». Il a néanmoins eu en France, quoi qu'en disent ceux qui tiennent à le présenter comme un solitaire isolé, des amies et amis français (Adrienne Monnier, Marcel Brion, Jean Cassou, Pierre Missac, Jean Selz, etc.), une amie américaine (Sylvia Beach) et des amies et amis allemands (Gisèle Freund, Hannah Arendt²³, Fritz Fränkel, etc.) et même un cousin (Günther Stern) qui deviendra, à Paris, un ami.

De par sa spécificité linguistique, le corpus de ces « lettres françaises » ne contient des traces des échanges de Benjamin avec ses amis allemands que lorsque les circonstances leur ont imposé de s'écrire en français. En outre, quelle que soit leur nationalité, on n'écrit pas aux gens qu'on voit tous les jours ou presque : écrire, c'est s'adresser à ceux qui sont loin, on communique autrement avec ses proches. Il ne faut donc pas attendre de ce corpus qu'il reflète la continuité du sac et du ressac de la vie de Benjamin en France, il n'est que ce qui nous reste de l'écume épistolaire qu'a laissée ce mouvement.

VI

S'il est un Français dont on peut décrire la relation avec Benjamin comme une « affinité élective », c'est Marcel Brion, sorte de frère siamois ou de « symétrique ».

Nathalie Raoux ayant consacré une excellente étude à l'amitié, qui remonte à 1926, entre Benjamin et Brion, nous serons brefs²⁴. Présentés l'un à l'autre par Ernst Bloch, les deux hommes avaient une passion commune pour le romantisme allemand²⁵. Rarement mentionné dans les biographies de Benjamin²⁶, Brion a parlé dès 1926 de Benjamin dans *Les Cahiers du Sud* et dans *Les Nouvelles*

littéraires. Rien ne pouvait faire plus plaisir à Benjamin que ce début de reconnaissance française, comme en témoigne la carte postale représentant le cabinet de travail de Goethe qu'il adresse à Brion de Weimar le 6 juin 1928 : « Je vous dirai quelle profonde joie j'ai ressenti de votre témoignage public en faveur de mes travaux. Et vous dirai-je qu'une critique comme la vôtre, comme émanant de vous et offerte à un public français pour moi représente un encouragement et une récompense bien plus grand que maint compte rendu allemand, même favorable ! » Dans cette même carte, il annonce à Brion qu'il va à sont tour rendre compte de son « excellent » *Bartholomé de las Casas*. « *Père des indiens* » (Plon, 1928²⁷). Le compte rendu paraît le 21 juin 1929 dans *Die Literarische Welt* et, à Brion qui le remercie, Benjamin écrit le 18 septembre 1929 : « Vraiment, entre nous, cela va de soi qu'on s'entraide autant que possible. »

L'importance de Brion, c'est aussi les contacts qu'il a facilités à Benjamin : c'est lui, comme nous le disions plus haut, qui l'a mis en relation avec Jean Ballard, le directeur des *Cahiers du Sud*, mais aussi avec Jean Cassou, le directeur d'*Europe*.

Pour finir sur Brion, rappelons qu'il est aussi, comme y insiste avec raison Nathalie Raoux, le réviseur du « Johann Jacob Bachofen », ce texte que Benjamin avait écrit pour la *Nouvelle Revue Française*, et qui, comme Brion l'avait prévu, ne sera pas retenu : « Votre pronostic au sujet du Bachofen a été confirmé. Paulhan n'a pas imprimé le manuscrit », lui écrit Benjamin le 10 août 1935. Dans une lettre à Werner Kraft du printemps 1935, Benjamin semble suggérer que le refus de Paulhan a pu être influencé par la malveillance d'une « tierce personne ». Probablement pensait-il à Bernard Groethuysen, qui s'occupait dans la *Nouvelle Revue Française* de tout ce qui était allemand et n'avait manifestement pas envie de partager cette responsabilité, source de pouvoir, avec qui que ce soit...